

Jean-Claude Gélinau

Jeanne TRÉHOT

la fille cachée de

Pierre Auguste RENOIR



Éditions du Cadratin

Préface

C'est à Jeanne Tréhot que je dois le plaisir et le bonheur d'avoir fait la connaissance de Jean-Claude Gélinau, chercheur passionné, rigoureux et perspicace. Au début des années 2000, il découvre l'existence de cette fille de Renoir et d'un de ses premiers modèles, Lise Tréhot... "*Une de ces découvertes qui font la joie des chercheurs*" écrit Anne Distel¹ dans le catalogue de l'exposition *Renoir, O Pintor da Vida* inaugurée en avril 2002 au musée de São Paulo. La révélation est alors publiée sous la forme d'une communication dans cet ouvrage de référence. Cependant, le catalogue n'est trouvable qu'au Brésil. De quoi éprouver une véritable frustration. Néanmoins, les travaux du chercheur sont référencés et figureront désormais dans toutes les bibliographies consacrées à Renoir.

Cinq ans se sont écoulés durant lesquels Jean-Claude Gélinau a peaufiné son travail, livrant des versions successives, sans cesse améliorées, de la monographie de Jeanne, une première dans le bulletin de l'*Association des amis du musée des Collettes* de Cagnes-sur-Mer, une seconde dans celui de la *Société historique et archéologique de l'Orne* et enfin cet ouvrage paraissant en 2007, à Essoyes, aux éditions du Cadratin.

L'histoire de Jeanne est relativement banale. Fruit des amours d'un peintre et de son modèle, née à Paris, très vite placée en nourrice dans la France

profonde, Jeanne ne quittera jamais la Normandie, sa terre d'accueil. D'une remarquable discrétion, elle ne tirera aucune gloire de son origine. Elle aurait pu demeurer, des années encore, dans l'anonymat si elle n'en avait été tirée de manière fortuite.

L'intérêt du travail de Jean-Claude Gélinau réside dans le parti qu'il sait tirer de l'abondante documentation constituée pour l'essentiel de lettres de Renoir à sa fille, transmises de génération en génération au sein de la famille nourricière de Jeanne. Le lecteur plonge dans l'univers du peintre : ses modèles – *Gabrielle* et surtout *La Boulangère* – dont il s'assure la complicité, Vollard, l'un de ses marchands de tableaux qui entre probablement dans la confidence... On lit cette histoire de Jeanne et de son illustre père comme un roman, découvrant ici les ruses qu'il déploie pour correspondre avec sa fille et la rencontrer, là lui apporter quelques soutiens financiers. C'est aussi toute la chronique d'une époque, autres temps, autres mœurs !

Enfin, Jean-Claude Gélinau a été conduit à étudier dans le détail les propos de Jean Renoir qui pouvaient l'aider à identifier l'un des personnages ayant joué un rôle capital dans les relations entre le peintre et sa fille, *La Boulangère*. Les conclusions qu'il en a tirées sont particulièrement intéressantes. Une lecture attentive de *Pierre Auguste Renoir, mon père* permet dorénavant d'affirmer que Jean a été informé, par son père, de l'existence de Jeanne. Aujourd'hui, grâce aux travaux de Jean-Claude Gélinau, on lit et on écoute Jean Renoir différem-

ment. Ainsi, *Radio France* a édité en 2005 une série d'entretiens avec Jean Serge. Quelques uns de ses propos méritent d'être écoutés et entendus avec une attention particulière : "*De temps en temps, très à la fin de sa vie, pendant la dernière année de sa vie, il lui est arrivé de se déboutonner devant moi, il lui est arrivé de me parler très sincèrement de ses préoccupations. ça n'était pas parce que la fin approchait ; c'était tout simplement parce que, comme je vous l'ai raconté, après la mort de ma mère, nous étions très seuls dans cette maison et que deux êtres isolés, même s'il y a une telle différence d'âge, finissent par se faire des confidences qu'ils ne se feraient pas sans cela...*"

Evidemment, Jean Renoir ne révèle rien, lors de cette conversation avec Jean Serge, de l'existence de Jeanne... Il poursuit en disant que son père lui a, lors de leurs discussions, "*parlé de cette espèce de rencontre de la matière et de l'esprit.*" Tout porte à croire cependant que le père a éprouvé le besoin de se confesser à son fils comme il l'avait fait, près d'un demi-siècle auparavant, au curé de Sainte-Marguerite-de-Carrouges auquel il avait révélé être le père de Jeanne.

Sans cette découverte de Jean-Claude Gélinau, je n'aurais pas attaché à ces quelques propos de Jean l'importance que je leur accorde aujourd'hui.

Bernard Pharisien

Avant-propos

La venue au monde d'une petite fille née de père non dénommé, et que sa mère célibataire ne reconnaît pas, est un fait courant dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle. Lorsque l'enfant non désiré n'est pas abandonné aux soins de l'assistance publique, la mère en assume généralement seule la charge, le père ayant souvent tendance à fuir ses responsabilités et à disparaître.

La vie de Jeanne Tréhot échappe à cette vision schématique. Si elle n'est pas reconnue par ses parents, elle est l'objet du soutien matériel constant et de l'affection de son père, alors que sa mère ne semble jamais être intervenue dans sa vie après son placement en nourrice dans les jours qui ont suivi sa naissance.

Les parents de Jeanne, Lise Tréhot et Renoir, ne sont pas d'anonymes personnages, et cette situation peu banale prend ainsi un relief particulier. Lise Tréhot est le modèle qui a posé pour les tableaux qui procureront au peintre ses premiers succès; elle fera un mariage bourgeois bien des années après leur séparation. Pierre-Auguste Renoir, artiste désargenté devenu célèbre et riche grâce à son talent, n'abandonnera jamais son unique fille jusqu'à sa mort en 1919.

La correspondance conservée par Jeanne témoigne de l'affection que Renoir lui portait, des soucis dont elle a été la cause, et des précautions prises pour préserver envers sa famille le secret de cette filiation.

La liaison de Renoir et de Lise Tréhot.

Lise Tréhot fait la connaissance de Renoir en 1865¹ chez le peintre Jules Le Cœur (1832-1882) dont la sœur de Lise, Clémence, est la maîtresse. Clémence et Lise sont les filles de Louis Tréhot, limonadier-débitant de tabac avenue des Ternes à Paris.....

En 1865, Lise est alors une toute jeune fille de 17 ans, saine, robuste et bien en chair, au charme un peu rustique².

Avec Lise, Renoir trouve son premier modèle, et la représente dans de nombreux tableaux. Au début de 1867, il achève un nu de Lise qui paraît à ses amis "*peu convenable*". Ne voulant pas s'exposer à un nouvel échec au Salon, Renoir transforme Lise en ***Diane chasseresse*** (National Gallery of Art - Washington) par l'adjonction d'un arc et d'un carquois; il étend à ses pieds une biche tuée et jette en travers de ses hanches une fourrure pudique. La mythologie vient ainsi au secours de la décence.....

De nouveau, Lise lui sert de modèle pour ses deux toiles du Salon de 1870, un grand nu, ***La Baigneuse au griffon*** (Museu de Arte, São Paulo) où subsistent des traces de l'influence de Courbet, et une œuvre plus curieuse, une ***Femme d'Alger***. (National Gallery, Washington).....

Quoi qu'il en soit, Lise pose en plein air, dans une barque, près d'une berge, à l'ombre d'un arbre, où

elle semble attendre ou rêver (*La Barque à Chatou*, 1870, coll. Part.), ou nue et allongée dans un ruisseau (*La Source* ou *A Nymph by a Stream*, 1869-1870, National Gallery, Londres).

La liaison de Lise et de Renoir prend fin en 1872 pour une cause inconnue. En tout cas, ce n'est pas en raison de son mariage le 24 avril avec Georges Brière de l'Isle. Si Lise a une liaison avec cet architecte ami de Jules Le Cœur, attestée au moins dès 1873, leur mariage ne sera célébré que le 21 juin 1883, près de dix ans après la naissance de leur premier enfant¹². On ignore l'origine de la date du 24 avril 1872 avancée par Douglas Cooper, et reprise par la plupart des biographes de Renoir. *Lise au châle blanc*, ne serait donc pas un portrait d'adieu de Renoir à son ancienne maîtresse, à l'occasion de son mariage¹³.

L'enfance et l'adolescence de Jeanne Marguerite Renoir.

En 1868, Clémence et Lise attendent simultanément leur premier enfant. Les deux jeunes femmes sont célibataires et probablement à la recherche d'un endroit discret pour mener leur grossesse à terme. Elles vont se retirer temporairement à Ville-d'Avray. On doit en effet à Marc Le Coeur¹ de savoir qu'au cours de ce séjour de l'été 1868 à Ville-d'Avray, Lise donne naissance à **Pierre**, né de père inconnu, enfant dont on ignore le destin. À l'état civil, la déclaration est faite par le médecin accoucheur, en présence de Jules Le Cœur et de Pierre Auguste Renoir dont l'enfant porte le prénom. Coïncidence surprenante, cette naissance a lieu le même jour que celle de Françoise, immédiatement reconnue par son père Jules Le Cœur, ce que sa mère, Clémence Tréhot, dont l'identité est dissimulée dans l'acte de naissance, ne fera que dix ans plus tard ².....

A cette époque, Renoir écrit à son ami Bazille alors en vacances chez ses parents

“Je suis à Ville-d'Avray...si tu as de l'argent, tu ferais bien de me l'envoyer tout de suite à seule fin que tu ne le bouffes pas. Tu peux être tranquille quant à moi, vu que je n'ai ni femme, ni enfant, et que je ne suis pas prêt (sic) d'avoir ni l'un, ni l'autre”³.....

L'argent que Renoir sollicite auprès de Bazille n'est-il pas destiné à couvrir les frais de la naissance de Pierre et de sa probable mise en nourrice ?

A 22 ans, Lise Tréhot donne en effet le jour à son deuxième enfant, Jeanne Marguerite, le 21 juillet 1870, dans la maison municipale de santé située 200 rue du faubourg Saint-Denis dans le dixième arrondissement de Paris; l'acte de l'état civil⁴ n'indique pas le nom du père. Si Renoir s'était rendu à la mairie de Ville-d'Avray en 1868 pour déclarer la naissance de Pierre, sans toutefois le reconnaître, ce sont des employés de la maternité qui déclarent la naissance de Jeanne. On est frappé, avec Marc Le Cœur, de constater que Pierre sera le prénom du premier fils reconnu de Renoir, et Jean, équivalent masculin de Jeanne, celui de son deuxième fils.....

Bazille pense logiquement que Maître est le mieux informé de la naissance de l'enfant qu'attendent Lise Tréhot et Renoir.....

La mise en nourrice de Jeanne se situe vraisemblablement avant l'incorporation de son père et le début du siège de Paris, l'usage étant alors de faire de tels placements dans les jours qui suivent la naissance.

Selon un témoignage verbal, Jacques Blanchet (1811-1878) et son épouse Marie-Désirée Gautier (1820-1888), originaires de Sainte-Marguerite-de-Carrouges, qui tenaient un commerce d'alimentation à l'angle de la rue Ramey et de la rue Custine dans le 18^e arrondissement⁸ auraient indiqué à Renoir qu'Augustine Blanchet, leur homonyme, prenait

des enfants en nourrice au hameau de l'Être-Chapelle dans cette commune de l'Orne⁹. Augustine Marie Clémentine Blanchet a 28 ans quand elle prend Jeanne en nourrice.....

Privé de nouvelles de Lise, en raison du siège de Paris, et de Jeanne, ce père qui se montrera plus tard toujours soucieux du bien-être de ses fils, s'inquiète sans doute pour son enfant.....

Il n'a pas été trouvé trace de l'intérêt manifesté par Lise à l'égard de sa fille, ni d'une contribution éventuelle à son entretien. Tout dans la suite des événements donne à penser que cet entretien reposait entièrement sur Renoir dont les ressources étaient fort modestes pendant l'enfance de Jeanne¹⁶. On ne sait pas davantage si Renoir s'est déplacé à Sainte-Marguerite à cette époque et s'il a correspondu avec la nourrice.....

Le baptême a lieu le dimanche 23 mai 1875 dans l'église de Sainte-Marguerite. La marraine, Eugénie Victorine Blanchet (1862-1947), fille de la nourrice de Jeanne, et le parrain, Valentin Joseph David (1862-1932) qui habite également le village de L'Être-Chapelle, sont deux préadolescents. L'acte de baptême porte en marge une mention "reconnue par Renoir" sans doute postérieure et au demeurant inexacte. Cette mention est peut-être le signe de la célébrité naissante de Renoir qui dispense de faire état de ses prénoms.....

Jeanne Marguerite fait sa première communion le dimanche 24 juillet 1881 et reçoit le sacrement de confirmation de l'évêque de Séez, M^{gr} Trégaro, le 15 juin 1882 sous le nom de Marguerite Renoir qu'elle porte vraisemblablement quand elle fréquente l'école de la commune. À partir de l'adolescence, elle semble préférer le prénom de Jeanne. Elle signe en effet "Jeanne Renoir" sur les actes de mariage de son parrain, Valentin David, le 13 juin 1885, de sa marraine, Eugénie Blanchet, le 24 novembre 1885, et sur l'acte de baptême de son filleul, Georges David, le 2 février 1893.

La vie privée de Renoir est alors relativement simple puisqu'il ne rencontre Aline Victorine Charigot (1859-1915), sa future femme, qu'au cours de l'été ou de l'automne 1880. Mais elle est en passe de se compliquer avec la naissance de leur fils Pierre le 21 mars 1885, et avec son mariage avec Aline, le 14 avril 1890, à la mairie du IX^e arrondissement. Pierre est reconnu dans l'acte de mariage.....

Il annonce également un envoi d'argent "*ces jours-ci* " et pense que Jeanne a pris un livret d'épargne postale. N'ayant pas reçu de lettre accusant réception de cette obligation, Renoir manifeste son inquiétude le 13 février 1892 ; il demande à Jeanne de répondre de suite et de réclamer à la poste si elle n'a rien reçu. L'enveloppe de cette lettre est ainsi libellée :

**"Mlle Jeanne Renoir, chez Madame veuve David²³
Sainte-Marguerite par Carrouges – Orne".**